

ATELIER
DE TRADUCTION
POÉTIQUE
SINOPHONE

Entretien
avec Sandrine Marchand
Propos recueillis par
Emmanuelle Péchenart

Sandrine Marchand a créé et anime un atelier de traduction, « Traduire le poème sinophone », au sein de l'Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS/ENS, équipe Multilinguisme, Traduction, Création).

Emmanuelle Péchenart : Sandrine, l'atelier que tu as mis en place se poursuit depuis cinq ans. Quelle idée a présidé à sa création ?

Sandrine Marchand : L'idée a germé en 2014 ; il s'agissait de libérer un espace réservé à la traduction de poésie, d'offrir un temps long, lent, dans un lieu réservé, à l'écart. Je cherchais à mieux respirer et à offrir à toute personne qui le souhaitait un « bol d'air » en traduction, loin du travail de forçat soumis aux contraintes éditoriales, loin de tout... Je souhaitais aussi mettre la poésie à l'honneur, et considérer la traduction comme une création à part entière : faire que le traducteur devienne poète en traduisant de la poésie et que le poète devienne traducteur. Pour cette raison, l'atelier commence toujours par la lecture de poésie contemporaine en langue française, car si on ne lit pas ses contemporains, comment peut-on prétendre traduire de la poésie étrangère contemporaine ou moderne ?

La question qui se posait souvent était en effet : pourquoi fait-on appel à un poète qui ne connaît pas la langue étrangère pour traduire un poète et non à un traducteur ? Qu'est-ce que le poète possède de plus que le traducteur ? Est-ce justifié ? Si oui, pourquoi ? Et comment, dès lors, se rapprocher du poète pour traduire la poésie ? C'est pourquoi l'atelier s'adresse aux non-sinisants aussi bien qu'aux sinisants ; en effet, je ne demande pas aux participants de connaître

la langue chinoise mais de s'intéresser, au sens fort, à la poésie, au processus de création et/ou de traduction. Les non-sinisants qui ont participé à l'atelier, du fait qu'ils ne sont pas rivés au lexique, au dictionnaire, à leur savoir, en écoutant les réflexions des sinisants, entendent les mots autrement, apportent toujours beaucoup à la traduction par leur sensibilité, leur liberté, leur absence de crainte. Qu'est-ce qui vient alors de surcroît ? La vie du poème.

Une autre caractéristique de l'atelier repose sur le fait de traduire en commun. Cela doit aussi être un moment de convivialité, de travail partagé, sans jugement, dans le simple plaisir du traduire. Il s'agit de briser l'isolement du traducteur qui, en général, est seul avec son texte. Communiquer par Internet, quelle que soit la manière, ne constitue pas à mon sens la fin de cet isolement, mais son renforcement.

L'expérience commune plutôt que collective est très importante aussi pour briser un autre *habitus*, un autre *topos*, propre à l'activité de traduction : la critique réductrice. Quand on traduit ensemble, ce réflexe est paralysé, il n'a plus de sens, et à partir de ce moment-là, on peut apprécier de manière très différente l'acte de traduire ; on découvre la beauté du traduire, c'est-à-dire sa variation infinie, son déploiement en de multiples directions. La lecture à voix haute, puis le travail critique du texte, minutieux et toujours sous forme de discussion, donnent lieu à différentes versions qui sont comme complémentaires et toutes légitimes. On s'étonne alors des six, huit traductions possibles d'un même poème, chacune avec sa tonalité, son accueil, son rythme et sa familiarité. On sait qu'il n'y a pas d'erreur à pointer – grand soulagement. Alors seulement l'exigence que l'on attend de soi-même grandit.

E. P. : Comment s'organise l'année ?

S. M. : Il y a six séances par an, qui se répartissent une fois par mois entre janvier et juin ; lors de ces séances, nous proposons des poèmes à lire, traduire et écrire en commun. Chaque fois, c'est un nouveau poème, que l'on traduit entièrement et que l'on peut aussi reprendre chez soi à sa guise.

En général, je propose le poète à traduire, mais il est souvent arrivé

que les participants apportent un poème d'un auteur qu'ils apprécient et parfois connaissent personnellement. La dernière séance de l'année est particulière, une journée entière consacrée à la traduction. Chaque année, cette journée se déroule de manière différente. On a pu y écouter des traducteurs venus partager leurs réflexions sur la traduction : en 2017, avec Mathilde Vischer et Noël Dutrait par exemple, ou encore, en 2018, la deuxième partie de la journée s'est transformée en atelier d'écriture, sur le thème des poèmes choisis pour plusieurs séances (typhons). L'écriture, voilà un terme qui permet de réconcilier création et traduction.

E. P. : Qui participe à l'atelier ? Des étudiants ont-ils l'occasion de venir assister, ou participer, et si oui, de quelle université sont-ils issus ?

S. M. : Les participants ne sont pas toujours les mêmes, mais quelques fidèles suivent l'atelier depuis le début. Cette fluctuation est normale, puisqu'il n'y a pas d'obligation d'assiduité, pas d'évaluation, ni de récompense, ni de servitude volontaire. Certains ne viennent qu'une fois, mais c'est très rare, en général on a envie de revenir. Les participants sont le plus souvent eux-mêmes traducteurs.trices, d'une langue ou d'une autre, anglais, coréen, langue africaine, allemand... Ce sont aussi des étudiants en chinois, en Master ou en thèse, qui viennent des départements de langue chinoise ou de littérature comparée. Ils sont d'origine chinoise ou taïwanaise, ou française. Certains viennent de l'Université d'Artois où j'enseigne. Je leur propose ce périple à la capitale, histoire de prendre un bol d'air, eux aussi.

E. P. : Et les poètes que vous traduisez, qui sont-ils ? Participent-ils ?

S. M. : Nous traduisons souvent des poètes et poétesses d'aujourd'hui, qu'ils vivent en Chine populaire, à Hong Kong, à Taïwan ou en France, et nous avons parfois la chance de traduire en leur présence. Ce fut le cas pour Walis Nokan et Liao Mei-hsuan, puis Ch'en Yü-hung, originaires de Taïwan, ainsi que pour Meng Ming, poète chinois vivant à Paris et lui-même traducteur de poésie en différentes

langues européennes. Quand le poète est présent, nous pouvons l'interroger directement, et nous nous rendons encore mieux compte à quel point l'écrivain et le traducteur ne font qu'un. Ils partagent les mêmes doutes, recherchent la multiplicité du sens et l'écho avec les sonorités sans toujours savoir pourquoi, ni où ils vont. On se rend compte qu'il n'est pas nécessaire de « tout comprendre » pour traduire, la compréhension reste en mouvement, elle fluctue avec le poème, avec sa voix. À les écouter, on doit se sentir encore plus libre de traduire, c'est-à-dire plus confiant en sa propre écoute de la langue et de son imaginaire.

E. P. : Comment se déroule une séance ?

S. M. : On commence toujours par lire de la poésie contemporaine en langue française, choisie en rapport avec le poème du jour. Il s'agit à la fois de se donner le « la », d'entendre un rythme poétique contemporain (en général nous traduisons de la poésie contemporaine), de voir comment les mots dansent et se répondent, et de garder tout cela en mémoire pour la suite. Puis on lit des traductions du poète que l'on va aborder et l'on donne quelques éléments biographiques.

Ensuite on lit le poème en chinois à voix haute. On commence alors à traduire mot à mot, oralement, le poème choisi. Une manière de débroussailler le terrain, vérifier que les mots ont bien le sens que nous croyons qu'ils ont. Enfin vient le moment où l'on se met véritablement à traduire, chacun de son côté tout en se donnant la possibilité, à tout moment, de poser des questions, sur un mot, sur un son, sur la mise en forme, ou encore sur le contexte. Souvent on s'aperçoit que l'on achoppe face aux mêmes obstacles, cependant chacun va les résoudre différemment. Je pense alors à ce qu'a écrit Roland Barthes : « Face aux tâches normatives de la traduction automatique, la littérature pourrait se définir comme l'ensemble des cas insolubles offerts à la machine. » Le premier jet terminé, nous lisons la traduction en son premier état, et c'est toujours un émerveillement d'entendre une traduction complètement différente de celle que l'on a pu effectuer, d'être à l'écoute de tant de possibilités, toutes aussi minutieuses, pour un même vers, un même mot. L'es-

prit se déploie et l'activité de traduction semble elle-même s'enrichir et s'épanouir. Peut-être faut-il avoir participé à plusieurs ateliers pour comprendre comment cet exercice travaille en nous, ouvre de nouveaux cheminements dans notre pratique et notre manière d'envisager le texte à traduire. Citons Wang Wen-hsing : « Flaubert considère qu'en ce qui concerne le langage, chaque mot doit être différent du suivant, de même chaque feuille d'un arbre, car chaque feuille d'arbre est à la fois identique et différente. » Le poème et le poème traduit sont, de même, deux feuilles d'un même arbre.

E. P. : Je suis devenue une fidèle de ton atelier, et je sais quelle effervescence de réflexion et d'inspiration il provoque chez les participants. Chaque fois, de multiples versions d'un même poème émergent, après un travail de réflexion collectif, puis individuel. Il y a là, souvent, une remise en question du travail déjà effectué en matière de traduction de la poésie chinoise moderne, courageusement mené par des traducteurs et des éditeurs, mais souvent dans une solitude et une urgence qui nous laissent sur notre faim. Ton atelier, grâce au dispositif qui est sa spécificité, nous rend la lenteur, et l'espace commun qui permet le travail de lecture à haute voix et les versions polyphoniques proposées ensuite, tout ce qui nous manque si cruellement dans notre travail quotidien. Tout cela pourrait-il donner matière à une publication ?

S. M. : J'espère bien pouvoir rassembler toutes ces lectures et variations traductives, auxquelles on ajouterait les réflexions des traducteurs ayant participé à l'atelier afin de prendre la mesure de la part de création dans la traduction, de la façon dont notre rapport au poème a évolué dans la traduction en commun et en présence de l'auteur. A-t-on été emporté par le mouvement de la langue, par son inachèvement ? Est-ce que l'on éprouve une forme de libération, de confiance, mais surtout, avons-nous plus encore envie de lire de la poésie, de nous familiariser avec son monde qui est aussi son langage, traduire étant aussi une forme de lecture partagée ? Et le rêve serait de traduire chaque matin au réveil, un poème...

Petit « Côte à côte » à partir de l'atelier du 12 juin 2017, auquel participaient :

Claire Riffaert, Mick Gewinner, Frédéric Grellier, Noël Dutrait, Emmanuelle Péchenart, Julie Leleu, Gwennaël Gaffric, Wang Chien-hui, Coraline Jortay, Sandrine Marchand, Simona Gallo et Mathilde Vischer.

Traduction d'un poème de Fei Ming 廢名 (1901-1967), né au Hubei. Après avoir été instituteur, il a enseigné à l'université. Avant 1949, il écrivait des nouvelles, des essais et des poèmes. Après 1949, il a abandonné la création. Inspiré par le bouddhisme Chan, le style poétique de Fei Ming tend à la concision, à la simplicité et au détachement.

Titre du poème : Ji Zhilin 寄之琳 (1937)
[Bian Zhilin (1910-2000) est un ami poète de l'auteur]

我說給江南詩人寫一封信去，
乃窺見院子裏一株樹葉的疏影，
他們寫了日午一封信。

我想寫一首詩，
猶如日，猶如月，
猶如午陰，
猶如無邊落木蕭蕭下， ——
我的詩情沒有兩個葉子。

À Zhilin

Je voulais qu'on écrive au poète du Jiangnan
J'ai aperçu le feuillage ombré de l'arbre dans la cour
A midi, la lettre était écrite
J'imagine des vers lunaires, des vers solaires,
Des vers à l'ombre de midi
Des vers qui bruissent comme le vent dans les feuilles mortes
Mon poème couvre à peine une feuille

À Chih-lin

Je dis : je vais écrire au poète du Chiang-nan,
 Or je jette un coup d'œil à l'arbre dans la cour,
 Voilà la lettre écrite par l'ombre de ses feuilles,
 À la lumière de midi.
 Je voulais écrire un poème,
 Pareil au soleil, pareil à la lune, pareil aux ombres de midi,
 Pareil à « l'incessant chuchotement des feuilles », –
 De feuilles, ma poésie n'en a guère.

Une lettre pour Zhilin

J'ai voulu écrire une lettre au poète du Jiang'nan,
 Mais en scrutant les ombres clairsemées des arbres de ma cour,
 J'ai vu qu'elles avaient écrit une lettre de midi.
 Je voulais écrire un poème,
 Un poème de soleil, un poème de lune,
 Un poème d'ombre fraîche à midi.
 Un poème comme le bruissement sans fin du vent du poète...
 Mais dans mes poèmes, rares sont les feuilles des arbres.

À Zhilin

Écrire une lettre au poète du Jiangnan
 Découvrir alors dans la cour le clair-obscur des feuilles d'un arbre
 Elles ont écrit une lettre d'après-midi
 Désirer écrire un poème
 à la manière du soleil, à la manière de la lune,
 à la manière de l'ombre en plein midi
 à la manière des chuchotements des feuilles chutant sans fin
 Ma poésie n'a pas deux feuilles

Un envoi à Zhilin

Je me propose l'écriture d'une lettre au poète du Jiangnan,
 En entrevoyant dans la cour un arbre et l'ombre clairsemée de ses
 feuillages,
 Ils ont écrit au midi une lettre.
 Je pense écrire un poème,
 Comme le soleil, comme la lune,

Comme l'abri de la chaleur en plein jour
Comme la chute sifflant au bord insondable de l'arbre, –
Les feuilles me manquent dans mon esprit poétique,

À Zhilin

Je le dis, j'écris une lettre au poète du Jiangnan
quand mon regard se pose sur les ombres
arborescentes, clairsemées, dans la cour
qui composent une lettre du midi

Je voudrais écrire un poème
tel le Soleil, telle la Lune
telle l'ombre du midi
tels les bruissements infinis des feuilles tourbillonnantes
En vain. Mes poèmes ne sont que rameaux dénudés.

À Zhilin

Et si j'écrivais une lettre au poète du Sud,
J'observe les ombres des feuillages dans la cour,
Ils ont tracé leur lettre de midi.
Je voudrais écrire un poème,
Comme si c'était le soleil,
Comme si la lune,
Comme l'ombre de midi,
Comme si sifflait sans fin le vent dans les feuillages,
Mais moi, mon poème n'a qu'une feuille.